

RFP 3/2026

Argument du thème : Détresses

Date limite des manuscrits : 15/11/2025

Rédacteurs

Monique SELZ*

21 rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

Pilar PUERTAS TEJEDOR**

Vda de Epalza 8-3° 48005 Espagne – pilpuertas@gmail.com

Coordination

Sabina Lambertucci-Mann

Martine Pichon-Damesin

*Non, ce n'est pas ça qui est brisé, non,
pas l'eau que le verre contient
ce qui est brisé, c'est le verre
et l'eau sur le sol se répand.*

*Non, ce n'est pas ça qui est brisé, non,
pas la lumière qui soutient le jour :
ce qui est brisé c'est le temps
et dans l'ombre il s'enfuit¹*

Détresse : si le terme en lui-même ne détermine pas en tant que tel un concept freudien, c'est cependant une notion tout à fait centrale dans le développement de la pensée freudienne. La référence *détresse* est présente dans le livre « Traduire Freud » (1989) et renvoie au terme allemand *die Not* dont le premier sens est la nécessité, le besoin. Un autre terme allemand, *das Elend*, dont la traduction renvoie à misère, dénuement, détresse, mais aussi exil, peut être considéré comme un synonyme. Dans ce même livre, à la référence : besoin ou nécessité, on trouve de multiples associations, essentiellement liées au terme *die Not* (nécessité de la vie, *Not des Lebens*, *Lebensnot*, nécessaire, *nötig, notwendig, nötigen, Nötigung*). Cependant, si l'on se réfère au tome XXI des Œuvres complètes de Freud (2022), on constate que si besoin et nécessité se trouvent bien dans le répertoire des matières, par contre le terme *détresse* lui-même n'apparaît pas, ce qui interroge. Par ailleurs, la référence « détresse » existe dans le Vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis (1987) mais sous la forme « état de détresse » qui spécifie la prématurité du nourrisson et l'impossibilité dans laquelle il se trouve de s'auto-suffire. La référence allemande correspondante est alors le terme *die Hilflosigkeit*, terme qui renvoie explicitement à l'absence d'aide, le *désaide* ou le sans-aide. Enfin, les dictionnaires de langue française font apparaître, à propos du terme « détresse », les notions de désespoir,

* Psychanalyste, membre de l'APF.

** Psychanalyste, membre de l'APM (Association psychanalytique madrilène).

¹Emilio Prados, extrait d'un chant, 1937.

d'abandon, de délaissement, de traumatisme, de douleur, ainsi que celle d'étroitesse, de tiraillement, d'oppression et de striction.

Ainsi, la première occurrence de l'état de détresse est l'état initial du nourrisson vivant le traumatisme de la naissance (Otto Rank, 1924), alors qu'il se trouve dans l'impuissance originelle totale face à ses besoins, incapable d'accomplir l'action spécifique susceptible de mettre fin à la tension interne. Cette impuissance est génératrice d'une souffrance par débordement du système pare-excitation et seul l'objet est susceptible d'accomplir l'*action spécifique* qui fera cesser la détresse. Le nourrisson est donc totalement dépendant de cet objet omnipotent. Le terme d'*action spécifique* est utilisé par Freud dès ces premiers écrits, en particulier dans le *Projet d'une psychologie* (1950 [1895]). Par la suite, cette détresse inaugurale du bébé devient le prototype de toute situation traumatique. Et l'état de détresse, provoqué par tout traumatisme vécu comme sans issue, influence de façon décisive la structuration du psychisme, voué entièrement à se constituer en relation avec l'autre. Rappelons en effet qu'il n'y a pas de symbolisation solitaire. Celle-ci nécessite une mise ensemble, un partage, une communication, un échange par le langage, qui n'est pas nécessairement toujours un langage verbal. Mais il ne peut y avoir de langage s'il n'y a pas une communauté et la présence d'un autre sujet susceptible de recueillir cette mise en langage. C'est en l'absence d'issue, qu'elle soit d'ordre interne et/ou d'ordre externe, que va se manifester ce vécu particulier qu'est le *vécu de détresse*, formulé par Jean Laplanche par ce terme de « désaide » (1987), qui renvoie précisément au terme allemand de *Hilflosigkeit*, absence d'aide si on le traduit littéralement et qui spécifie clairement la situation par la notion de l'absence, absence de l'objet, absence de l'objet de recours. Cette notion, concernant surtout l'enfant, se retrouve tout au long des écrits freudiens. Par exemple : « Le mort, le nouveau-né, la femme dans ses états de souffrance excitent par leur désaide particulier » (Freud, 1913a/1998, p. 236). Et tout particulièrement dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926d/1992) : « ...l'angoisse se révèle être le produit du désaide psychique du nourrisson, qui est, cela va de soi, le pendant de son désaide biologique » (p. 253). Mais Freud écrit aussi, dans *La négation* : « Originellement, l'expérience de la représentation est donc déjà un garant de la réalité du représenté. L'opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. Elle s'instaure seulement par le fait que la pensée possède la capacité de présentifier de nouveau, par reproduction dans la représentation, quelque chose autrefois perçu, l'objet n'ayant plus à être présent à l'extérieur » (1925h/1992). Cet état survient dans de multiples situations, notamment lors de la souffrance qui accompagne le développement vital, ses défis et ses impasses. La spécificité de cette souffrance serait d'être une « souffrance sans sujet ».

La notion de désaide, ou de détresse, a donc deux faces, une interne et une externe. Mais il faut y ajouter un troisième élément qui tient une grande place dans les caractéristiques du traumatisme : c'est celui de la temporalité. Il y a une sidération de la dimension temporelle, soit parce que le sujet est trop jeune pour avoir déjà organisé une véritable temporalité chronologique, soit parce que le système de la secondarité est désorganisé : l'expérience est vécue comme sans fin. C'est un des éléments qui provoque l'affect de désespoir dans les situations traumatiques, du fait de la perte des repères temporels. Le désespoir, ce n'est pas simplement un espoir déçu, c'est un espoir déçu de manière répétée et pratiquement déçu à jamais, ce qui suppose une intemporalité. Ainsi, avec le mot détresse, on s'approche des vécus qui l'accompagnent : égarement de la vitalité identitaire, solitude terrifiante et emprisonnement dans un espace sans issue dû à la sidération de la temporalité. Comme le propose Jacques André, « La certitude narcissique, la conviction de l'être, celle qui dispense d'en poser la question, prend sa source chez l'autre (*Nebenmensch* aimant et soignant). Le même, l'*existence* du même, celle-là qui dispense de s'interroger sur l'identité, a l'*autre* pour condition de possibilité et initiateur, via le processus d'identification » (2002, p.18). Par ailleurs, si état de détresse et

traumatisme sont en lien étroit, il en est de même pour état de détresse et angoisse. Voir à ce sujet par exemple la 32^e conférence de Freud, *Angoisse et vie pulsionnelle* (1933a/1995). Le bébé en détresse, impuissant à combler ses besoins, sans moyens d'action adéquats pour décharger l'excitation interne, éprouve l'angoisse automatique. Par la suite, pouvoir anticiper la détresse déclenchera le signal d'alarme, sorte d'appel du moi au moi ou plutôt à l'objet. L'enfant en détresse crie, alerte d'urgence l'objet de recours : l'intervention appropriée du pare-excitation inscrit l'importance et l'efficacité de la communication et fonde la relation. « C'est inéluctablement par le passage de la présence à l'absence et par sa reconnaissance que l'affect appelle la représentation : la situation de détresse servirait en quelque sorte de paradigme à la constitution de la représentation, compris dans sa double valence de représentant/affect et de représentant/représentation. Le sentiment d'impuissance en effet est susceptible, lorsqu'il s'éprouve, de mobiliser le recours à l'autre et à l'action spécifique qui apportera l'apaisement : mais, lorsque l'autre est absent, il peut être re-présenté, rendu présent sur le modèle initial de la réalisation hallucinatoire du désir » (1999, p.3-4). Cette formulation de Catherine Chabert montre bien comment va se construire la pensée à partir de l'état de détresse, de la présence/absence du *Nebemensch* et de l'expérience du plaisir/déplaisir, dont les traces mémorielles conduiront à un début de représentation.

Chez le bébé qui traverse des vécus d'effondrement, de désaide, de demande..., pourrait-on dire que le but du processus psychique de la première enfance serait de développer une assistance représentative intrapsychique pour pallier les effets de l'émergence de l'état de détresse ? Alors le processus du devenir *sujet* s'érigerait comme un bouclier face à l'émergence de cet état ? Chez l'adolescent et l'adulte, la détresse peut être la manifestation d'une expérience traumatique ou celle d'une économie psychique harcelée par la compulsion de répétition risquant de conduire à l'effacement du moi qui vit alors une chute vertigineuse vers le néant. Dans les deux circonstances, la détresse signale la perte de la cohésion narcissique du moi et l'interruption du processus identitaire, provoquant ainsi une crise de panique face à l'effondrement de ses assises internes. On peut alors évoquer *Au-delà du principe de plaisir* (1919h/1996) et *L'inquiétant* (1920g/1996), mais aussi *La crainte de l'effondrement* décrite par Winnicott (2000).

Les cures traversées par des états de détresse, nommées par certains aux « limites de l'analysable »², ou les cures interminables, vont trouver leur boussole dans un travail sur l'angoisse automatique en vue de sa transformation en angoisse-signal, grâce à l'établissement d'un lien étayé sur le partage affectif et le travail en double, travail psychique de co-construction qui conduira à l'acquisition d'un registre représentatif des vécus de détresse en souffrance symbolique. En effet, la fonction miroir de l'analyste et son endurance face au transfert paradoxal et à la réaction thérapeutique négative permettront d'appréhender au travers de l'autre les états de détresse pour les transformer en états émotionnels qui dès lors pourront appartenir à une intimité apprivoisée par le sujet.

On doit noter qu'en l'absence de recours, le sujet, maintenu dans l'état de détresse, installe la suprématie d'un système paradoxal et expose à la constitution de désordres psychosomatiques, psychotiques et/ou autistiques. En lien avec le traumatisme, la notion de paradoxe a été mise en évidence dans les années 1970, par les travaux du groupe de Palo Alto. Winnicott, de son côté, avec une autre expérience clinique et d'autres appuis théoriques, a repéré, une série de paradoxes organisateurs de certains temps du processus de maturation chez l'enfant et de la mise en place de la symbolisation. Sur ce même thème du paradoxe, Didier Anzieu, dans son article sur le « Transfert paradoxal » (1975) et Paul-Claude Racamier dans ses travaux sur l'« Humour et la folie » (1973), puis sur les « Paradoxes des schizophrènes »

² Voir Nouvelle Revue de Psychanalyse, n°10 (1974).

(1976, 1978, 1980), ont mis en exergue l'importance du fonctionnement paradoxal dans certaines cures, en particulier chez les schizophrènes, et la forme d'impasse à laquelle il expose.

C'est ainsi que Racamier a étendu le registre paradoxal à un type d'organisation défensive, mentale et relationnelle – la « paradoxalité » –, qui caractérise les pathologies narcissiques-identitaires. Pour lui, le fonctionnement paradoxal fait évidemment partie des possibilités générales du moi et des avatars des relations humaines. Mais sa prévalence, constituée en système cliniquement serré, relève d'une organisation défensive écrasante, destinée à lutter, entre autres, contre la conflictualité intrapsychique et groupale et contre le risque d'individuation et de séparation. Mis au service de la toute-puissance, il travaille pour le compte du déni des désirs, des deuils, des diverses différences (sexe, génération, etc.). Dans ce système, le double lien (« *double bind* »), terme créé par Gregory Bateson en 1956, est à l'œuvre et contribue à maintenir la situation de double contrainte de telle sorte qu'il n'y a aucune issue possible. Il importe de souligner que l'impasse se situe, d'une part du côté du sujet, dont les propres ressources internes, les autoérotismes notamment, sont généralement sidérés, menacés, mal organisés, et d'autre part du côté externe, il n'y a pas de recours, pas d'objet de recours ou s'il y a un objet de recours, il est en général encore plus toxique que la situation traumatique elle-même. En effet, s'il existe un ou des objets de recours potentiel, ne pas trouver auprès d'eux le secours attendu et souhaité, le secours nécessaire pour pouvoir peut-être supporter d'être confronté à cette situation provoque une déception qui aggrave la situation. Il est important de souligner ce point, car tout traumatisme, qu'il soit primaire ou secondaire, est toujours vécu avec un sentiment de solitude extrême. Or, ce vécu de solitude, inhérent au traumatisme, justifie l'intérêt que représente, dans certains cas, le travail en groupe. Les travaux de Anzieu et de Racamier aident à orienter les prises en charge de ce type de pathologie, toujours d'une extrême difficulté. À quelles conditions et de quelle façon l'analyste sera-t-il susceptible d'occuper la place de l'objet secourable ? C'est sans doute tout l'enjeu de ce type de cures, ce qui est remarquablement abordé dans les deux ouvrages de la Petite Bibliothèque de psychanalyse, que sont « États de détresse » (sous la direction de Jacques André et Catherine Chabert, 1999) et « Le temps du désespoir » (sous la direction de Jacques André, 2002). Plus récemment, René Roussillon (1999, 2012, 2013) développe de façon très didactique ce qu'est le transfert paradoxal (par déplacement et par retournement) dans ces pathologies narcissiques-identitaires.

L'encadrement social, quand il est soumis à l'incertitude, aux catastrophes, aux exodes, à la guerre, aux changements profonds, provoquant l'impensable et l'impensé de ces expériences, arrache le sujet à son monde sécurisant et c'est alors que la souffrance de détresse va apparaître : « *nous n'avons pas seulement affaire à un « malaise dans la culture »... nous avons affaire à un malêtre... il s'agit de douleur, de détresse et de mal dans l'être-même de l'humanité* », écrit René Kaës (2012, p. 4), car le maintien du processus subjectif exige une stabilité des repères externes qui encadrent le processus vital et sont garants de la vie psychique. Dans ces situations, la décomposition de l'affect ayant perdu sa subjectivation et son statut symbolique va ébranler ces assises et provoquer la chute vers la vidange de l'être. La honte et la culpabilité sont les deux affects principalement engagés dans le soutien de l'évolution à visée identitaire comme le signalent Albert Ciccone et Alain Ferrant dans leur livre *Honte, Culpabilité et traumatisme* (2015). La perte de son statut symbolique fragilise l'étayage affectif du sujet et peut le pousser vers la détresse. La place des traumatismes primaires dans la précarité de l'économie narcissique du sujet nous amène à accepter le rôle de l'objet dans la co-construction d'un sujet qui *ne va pas de soi* (Roussillon, 1991).

Ce bref parcours de la notion de détresse invite à explorer comment cet état de détresse se manifeste dans la clinique et à quelles difficultés il expose dans les cures risquant alors de provoquer des cures sans fin et/ou sans issue ?

Références bibliographiques

- André J. et Chabert C. (dir) (1999). États de détresse. Paris, Puf.
- André J. et coll. (2002). Le temps du désespoir. Paris, Puf.
- Anzieu D. (1975). Le transfert paradoxal. *Nouv Rev Psychanal* 12 : 49-72.
- Bourguignon A. et coll. (1989). Traduire Freud. *OCF.P* (volume hors numérotation). Paris, Puf.
- Ciccone A. et Ferrant A. (2015). Honte, culpabilité et traumatisme. Paris, Dunod.
- Freud S. (1896c/1989). Sur l'étiologie de l'hystérie. *OCF.P*, III : 149-180. Paris, Puf.
- Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et tabou : quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés. *OCF.P*, XI : 189-385. Paris, Puf.
- Freud S. (1919h/1996). L'inquiétant. *OCF.P*, XV : 149-188. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1925h/1992). La négation. *OCF.P*, XVII : 165-171. Paris, Puf.
- Freud S. (1926d [1925]/1992). Inhibition, symptôme et angoisse. *OCF.P*, XVII : 203-286. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932]/1995). Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. 32^e leçon : Angoisse et vie pulsionnelle. *OCF.P*, XIX : 164-194. Paris, Puf.
- Freud S. (1950c[1895]/2006). Projet d'une psychologie. Lettres à Fliess. Paris, Puf.
- Kaës R. (2012). Le Malêtre. Paris, Dunod.
- Laplanche J. 1987, Nouveaux fondements pour la psychanalyse, Puf.
- Laplanche J. et coll. (1989). Traduire Freud. *OCF.P* vol. 21. Paris, Puf (?)
- Laplanche J. et Pontalis J.B. (1967/1987). Vocabulaire de la psychanalyse. Paris, Puf.
- processus autistique. *Le Carnet psy* 161 : pages.
- Racamier P.C. (1973). Entre l'humour et la folie. *Rev Fr Psychanal* 37 (4) : pages.
- Racamier P.C. (1978). Les paradoxes des schizophrènes. *Rev Fr Psychanal* 42 (5-6) : pages.
- Rank O. (1924). Le traumatisme de la naissance. Paris, Payot.
- Roussillon R. (1991). Un sujet qui ne va pas de soi, *Rev Fr Psychanal* 55 (6) : 1753-1756.
- Roussillon R. (2012). Deux paradigmes pour les situations-limites : processus mélancolique et
- Winnicott D.W. (2000). La crainte de l'effondrement. Paris, Gallimard.